

des gens de haute condition et qui récompenseraient largement son zèle, elle fit une de ses plus belles révérences, et mit à la disposition de ses hôtes et son logis et le château.

Les dames échangèrent d'abord leurs vêtements chargés de pluie contre les habits de fêtes de Betti, la fille de la vieille femme. La gaieté des voyageurs se ranima quelques instans : ce fut quand on vit revenir les deux jeunes ladies vêtues d'un jupon écarlate et dont la coupe écossaise laissait voir leurs jambes chaussées d'un bas de laine bleue et d'un soulier à larges boucles ; pour leurs coiffures, c'était un bonnet de mousseline qui retombait sur leurs épaules, et ne se trouvait pas défavorable assurément à leurs charmantes physionomies. Toute la veillée se passa près d'une haute cheminée où brûlait un feu de tourbe. Insensiblement la conversation devint triste et lugubre et l'on se mit à conter des histoires terribles et de revenans : c'était le vieux docteur qui, voyant son auditoire merveilleusement disposé à ressentir les sombres impressions de ce genre de récit, s'amusa au dernier point à suivre les progrès de la terreur vague et insurmontable qui, durant ses narrations, s'emparait peu à peu des dames, et gagnait même le gentleman Edgard. Il faut le dire, les contrariétés de la journée, les souvenirs de la chaumière de Saint-Ruth, le vent qui mugissait, la leur fanse du foyer, et puis ces murailles chargées de sculptures gothiques, secondaient on ne peut mieux le docteur : jamais aussi l'on n'eut occasion d'être autant que lui satisfait d'un auditoire. L'effacement de sa voix, et les yeux de milady Tomson qui commençaient à se fermer, indiquèrent que s'il voulait conserver intact un si beau succès, il était tems d'y mettre fin : tirant donc sa montre, il annonça que minuit était sonné depuis longtemps ; les dames s'emparèrent alors de la seule lampe qui se trouvât chez leur hôtesse, et le docteur et lord Edgard allèrent, chacun de leur côté, se coucher sur des bottes de paille jetées dans les deux seules chambres du château où la pluie ne pénétrât pas à travers la toiture délabrée.

Le hasard avait fait placer Edgard dans la partie la plus reculée de la mesure : son imagination tendre et encline à l'exaltation avait éprouvé vivement le prestige des contes du docteur ; et puis après avoir traversé à tâtons un long corridor noir, il se trouva seul, dans la grande salle déserte d'un bâtiment en ruine : il ne put donc se défendre d'une sorte de crainte mystérieuse. Tout en reconnaissant l'absurdité d'une pareille sensation, il n'en subissait pas moins les effets : enveloppé de son manteau et couché dans un coin, au milieu d'une profonde obscurité, il sentait battre vivement son cœur. L'unique lueur qu'il aperçut était celle que la lune jetait parfois à travers les grands nuages que le vent poussait avec rapidité ; l'unique bruit qui frappait son oreille était les cris d'un hibou et les mugissemens de la bourrasque.

Il commençait à sommeiller néanmoins, quand la porte mal close s'ouvrit avec un brusque fracas..... Il s'éveilla en sursaut ; la lune éclairait à demi l'endroit où il se trouvait..... Grand Dieu ! un fantôme blanc se tenait au-dessus de lui !..... Il veut crier : la voix lui manque ; il veut fuir : une main puissante, inexorable, le retient par ses vêtements..... Il tombe sans connaissance.

Le lendemain, au point du jour, les domestiques avaient ramené au vieux château la berline, mise tant bien que mal en état d'arriver à Edimbourg : à cette bonne nouvelle, tout le monde se rassemble.

Mais Edgard manque. — " Il dort, le paresseux !..... Allons, allons ! il faut aller le réveiller."

On le trouva pâle, sans mouvement, et la poche de son habit passée dans le pied d'une vieille statue de pierre..... Ses cheveux étaient devenus blancs.

On eut bien de la peine à le rappeler à la vie. Pour sa raison, il ne put jamais la recouvrer.

HENRY BERTHOUD.

FENIMORE COOPER.

Le grand romancier américain, comme on a coutume d'appeler de l'autre côté du détroit l'auteur du *Dernier des Mohicans* et de la *Prairie*, appartient à une famille originaire de Buckingham en Angleterre, qui, venue en Amérique en 1769, s'établit environ un an après dans l'état de New-York. Cooper naquit à Burlington, sur la Delaware, en 1789, et dans son bas âge il quitta cette résidence pour la ville de Cooper sur laquelle nous avons lu des récits si intéressans dans les *Pionniers*. A treize ans il fut admis dans le collège de Yale (New-Haven), et trois ans après il fit de longs voyages sur mer, événement qui imprima à son caractère cette couleur et ce cachet original dont le monde a déjà recueilli les précieux résultats. Après son mariage avec la fille de John Peter de Lancey, du comté de West-Chester, il abandonna la marine et se livra tout entier à la culture des lettres. Le premier ouvrage de Cooper fut publié en 1821, et depuis cette période, chaque année a vu paraître un nouveau roman de cet auteur.

Nous n'énumérerons point les nombreux romans que Cooper publia successivement : nous ne parlerons pas des qualités qui les distinguent. On sait son talent pour décrire les déserts, les terres, les immenses forêts et les beaux ombrages du Nouveau-Monde ; et cette vérité, cette chaleur que nous admirons se changent en enthousiasme quand l'auteur entreprend la description de cet élément dont il nous a donné des peintures si terribles et si vraies. Ses scènes maritimes sont inimitables. Il ne nous donne point, comme a dit un poète, un vaisseau peint sur une mer peinte ; chez Cooper, tout est action, nature, poésie. Chaque image qu'il emploie vient ajouter à la beauté du tableau, et dans les termes de ses descriptions vous croyez entendre le mugissement des vagues, les cris des matelots et le bruit des cordages, des mâts, des voiles qui s'entrechoquent.

Le but de cet article n'est point de passer en revue les ouvrages de ce romancier ; nous avons voulu seulement donner sur son caractère quelques détails nouveaux.

L'auteur de la *Prairie* paraît doué d'une forte constitution, il est d'un caractère décidé ; le tour de son esprit tend vers l'observation plus peut-être des choses que des hommes ; sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; les traits de son visage sont empreints de fermeté, et ses mouvemens sont plutôt rapides que gracieux ; ses gestes ont de l'énergie. Son front est très haut. Ses yeux, qui sont enfoncés, ont une expression sauvage, inquiète, agitée, comme s'ils n'étaient point accessibles au sommeil, et qu'ils fussent constamment à la recherche de quelque chose. Un de ses amis les décrit comme les yeux les plus propres aux veilles qu'il ait jamais vus ; mais leur éclat s'affaiblit quelquefois, et alors ils portent l'empreinte de sentimens plus doux et plus tendres. Dans le silence, son visage a l'expression d'une inflexible fermeté ; et quand il parle, on dirait

qu'il tient à son commandement toutes les passions, tous les sentimens de son cœur, et qu'à sa volonté ils viennent se réunir sur ses lèvres. Alors il captive merveilleusement l'attention de ses auditeurs. Notre sculpteur David est parvenu avec un rare bonheur à donner ce caractère au magnifique buste qu'il a fait de lui.

Les manières de Cooper tiennent à la fois du marin et de l'homme du monde. La sévérité empreinte sur ses traits, et qui vous frappe tout d'abord, disparaît au bout de quelques instans, et vous vous apercevez bientôt que vous causez avec un homme qui a vu et qui comprend le monde, et qui prête une oreille calme et presque indifférente à ses propos méchans ou flatteurs. Les ans lui ont donné l'esprit de la philosophie. Cooper est américain dans toute l'étendue du mot ; l'amour de la patrie est en lui une passion. Il est fortement attaché à son pays, à ses institutions, et, comme on le voit dans ses ouvrages, à sa nature à la fois sauvage et magnifique. Il montre à découvert son républicanisme, et ne craint pas d'avouer que les rois sont des superfluités coûteuses qu'un gouvernement sage ne devrait point tolérer. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il aima mieux perdre sa popularité dans certains cercles, que de déguiser ses principes. Il n'est pas très-facile de dire si cette indifférence provient de la conscience qu'il a de son propre mérite, ou de ses principes ; mais on peut au moins la regarder comme sincère. Cooper fait aussi peu de cas des critiques de ses livres que des causes qui les ont produites, car il déclare qu'il n'a jamais jeté les yeux sur ses ouvrages dès qu'ils ont été publiés ; une fois lancés dans le monde, ils sont pour lui, pour ainsi dire, comme des livres défendus. L'auteur de tant de beaux romans tire fort peu de vanité de sa grande célébrité ; il est plus fier de sa patrie que de son génie, et il parle, il agit, il va, comme s'il devait être plus honoré en qualité d'Américain qu'en qualité d'auteur du *Pilote* et de la *Prairie*.

UNE LEVÉE D'OFFICIERS

A L'ÉCOLE IMPÉRIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR, EN 1809.

En 1807, j'étais encore au lycée impérial—aujourd'hui collège Louis-le-Grand, — que dirigeait alors le bon et excellent M. Campagne. Là, notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer soit à l'École Polytechnique, soit à l'École militaire de Saint-Cyr, soit enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier, ceci était la pire de toutes les perspectives ; et cependant ces trois catégories étaient justes : c'était à chacun selon ses vœux et sa capacité, quoique les Saint-Simoniens ne fussent pas encore inventés.

Quant à moi, mon ambition n'était autre que celle de me faire recevoir à l'École Polytechnique ; mais à cette époque les examens étaient d'une sévérité dont on s'est bien relâché depuis, et, malgré mes trois années de mathématiques, la réputation de fort et de piocheur dont je jouissais parmi mes camarades et mes professeurs, force fut à moi de me rabattre sur Saint-Cyr, où je fus admis d'emblée, après un examen, je le dis sans vanité, passé d'une manière brillante.

Alors l'École de Saint-Cyr n'était en quelque sorte que la succursale de l'École Polytechnique ; et quoique s'était laissé aller un tableau devant MM. Legendre ou Lacroix, savait bien devoir rebondir en présence de MM. Alluize ou Boudrot.

Il faut avoir fait son apprentissage militaire dans cette école, pour se faire une idée du régime disciplinaire qui y était en vigueur. Napoléon estimait peut-être davantage les élèves de l'École Polytechnique ; mais il avait un faible tout particulier pour ses petits lapins de Saint-Cyr, comme il les désignait familièrement.

Déjà j'avais terminé ma première année, déjà j'étais compris parmi les vétérans ; j'appartenais à la section de l'artillerie, arme à laquelle le commandant de l'École m'avait destiné, que nous n'entendions pas plus parler de tirer nos queues—c'est-à-dire d'une prochaine promotion d'officiers,—que du grand Turc,